

a-t-elle été la seule qu'ait connue la langue commune indo-européenne, n'en a-t-elle pas également connu une seconde consistant en une nouvelle insertion de la voyelle *a*, d'où *di* pour *aai*, *du* pour *aaü*, c'est ce qu'il est difficile de décider.

« Il n'est pas moins difficile en tout cas de reconnaître en quelle façon cette modification de la voyelle radicale apporte un changement quelconque à la signification même du mot. Y a-t-il bien ici une véritable flexion, une flexion au sens vrai du mot, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu plus haut, une modification interne de la racine ? Le fait est possible, mais ce rapport n'est pas encore démontré.

« Quant au second procédé de la variation des voyelles, il constitue à n'en pas douter une véritable flexion. Il consiste en ce fait : que la voyelle *a* des éléments pronominaux *ta*, *na*, etc., se changeant en *i*, *u*, ces éléments de dérivation deviennent actifs de passifs qu'ils étaient. Un exemple rendra la chose très-intelligible : soit la racine *ma*, *penser*, à laquelle on suffixe en tant qu'élément dérivatif le pronom démonstratif *tā*. Il en résulte la forme *mata*, *pensé*, *ce qui est pensé*, *chose pensée*; que la voyelle du pronom dérivatif devienne *i*, le sens du mot devient actif de passif qu'il était, et *mati* signifie l'acte de penser. C'est le sanscrit *mata* et *mati*. Il ne peut y avoir d'exemple plus frappant de la flexion, c'est-à-dire

de cette faculté de changer le mode de relation d'une racine au moyen d'une variation interne de cette même racine.

« Le système des consonnes de l'indo-européen commun était des plus simples. Il se composait de trois explosives *k*, *t*, *p*, de leurs correspondantes faibles *g*, *d*, *b*, et des aspirées *gh*, *dh*, *bh*, en tout neuf explosives; des deux nasales *n*, *m*, l'une dentale, l'autre labiale; de la vibrante *r*; de la sifflante dentale *s* et d'un *v*, non point celle du *w* anglais. Prononcé de la sorte, c'eût été une demi-voyelle. L'idiome indo-européen possédait notre *y*, c'est là, on le voit, un système fort peu compliqué. Les différents idiomes indo-européens y ajoutèrent tous plus ou moins. Les langues de l'Inde, les langues éraniennes et les langues slaves virent naître chez elles les articulations dites *chuintantes*, nos *tch*, *dj*, et différentes espèces de sifflantes. Le grec changea les aspirées faibles *gh*, *dh*, *bh*, en aspirées fortes *kh*, *th*, *ph*. Les langues germaniques, les langues celtiques et le latin demeurèrent plus fidèles au système primitif des consonnes; mais ces idiomes virent naître, eux aussi, des articulations nouvelles, *f*, par exemple. L'indo-européen commun ne connaissait point la vibrante *l*; elle se dégagea plus ou moins rapidement de l'ancienne vibrante *r* dans tous les rameaux de la famille.

« Nous insisterons peu sur le procédé de formation des mots. La dérivation indo-européenne est des plus simples : elle a lieu, en général, par la suffixation d'un élément d'une origine pronominale à un élément d'origine verbale, par exemple *mata-mati*, cités ci-dessus. Le tiret dont nous faisons suivre ce mot indique qu'il ne représente qu'une forme radicale ou, pour mieux dire, une forme thématique, en d'autres termes, qu'il n'est qu'un simple thème. Nous verrons tout à l'heure comment les suffixes casuels ou les suffixes personnels, s'adjoignent à la forme thématique, au thème, et en font un véritable mot, c'est-à-dire un nom dérivé ou un verbe conjugué. La dérivation est dite dérivation à base verbale lorsque l'élément dérivé, celui auquel s'accrole l'élément dérivatif, est une racine verbale ; elle est dite, au contraire, dérivation à base pronominale lorsque l'élément dérivé est lui-même une racine pronominale. Pour être moins fréquent que le précédent, ce cas est loin d'être rare. Nous pouvons citer, par exemple, le thème *aika*, d'où le sanscrit *éka*, *un*, *un seul*, *seul et même*, et le latin *æquo*, au nominatif masculin *æquus*, *égal*, *uni* ; l'élément dérivatif est le pronom relatif *i* (latin *is*, *id*), devenu *ai* par gradation, par préfixation d'un *a* selon ce que nous avons dit ci-dessus. Ajoutons que la dérivation peut être faite encore au moyen d'un élément verbal, non plus

d'un élément pronominal, mais ce cas est beaucoup plus rare et nous ne faisons que l'indiquer. En tout cas, remarquons bien que dans les langues indo-européennes la dérivation a toujours lieu *par suffixes*, jamais *par préfixes*. Ceci est caractéristique. »

— Bien que notre intention soit de ne répondre qu'après avoir laissé nos adversaires exposer complètement leurs doctrines, nous ne pouvons cependant laisser passer, sans protester, cette grosse erreur, que dans les langues indo-européennes, la dérivation a toujours lieu par suffixes et *jamais par préfixes*. Bien que les préfixes soient en petit nombre en sanscrit (vingt-quatre à vingt-cinq au plus) et plus rarement employés que les suffixes, ils concourent néanmoins à la formation des mots.

Ainsi, de la racine *kri* qui exprime l'action l'on obtient au moyen de suffixe : *kartum*, *faire* ; — *karitri*, *agent* ; — *karman*, *œuvre faite*. De la même racine *kri*, avec le préfixe *anu*, on obtient : *anukartum*, *imiter* ; — *anukara*, *imitation*.

« La dérivation des mots se fait au moyen des préfixes, des suffixes et des flexions. »

(E. BURNOUF, *Méthode de sanscrit*.)

Nous poursuivons notre citation :

« La déclinaison de l'indo-européen commun comportait les trois genres, masculin, féminin, neutre ; les trois nombres, singulier, pluriel, duel, et huit cas. En principe, c'est par la désinence indicatrice du cas que le genre lui-même est désigné. Ainsi, dans les thèmes finissant par un *a*, l'élément du cas nominatif au singulier est *s*, au neutre cet élément est *m*, le même que celui de l'accusatif. Exemple : *akvas*, le cheval (en sanscrit *acvas* et en latin *equus*), *yugam*, le joug (en sanscrit *yugam*, en latin *jugum*). Le signe du pluriel suit en principe celui du cas, mais ce signe n'est pas toujours le même et souvent il est fort difficile de découvrir sa forme primitive. En bien des cas, c'est simplement la consonne *s*, reste d'un élément qui se montrait jadis dans sa forme intégrale. Il ne faut pas l'oublier, ces suffixes indiquant le cas et ces autres suffixes indiquant le nombre ont été primitivement des formes indépendantes ; ce n'est que par la suite des temps que ces formes en sont arrivées à n'être plus que des éléments secondaires, des éléments destinés à indiquer les relations et les modes d'être d'une autre racine. On a souvent cherché à découvrir la forme primitive de ces éléments ; toutes les tentatives sont demeurées sans résultat certain. L'on a proposé des conjectures plus ou moins probables, mais en réalité la solution de ce difficile problème est encore à trouver. Au moins le

but auquel il faut tendre est constant, bien établi et vraisemblablement on l'atteindra un jour ou l'autre.

« Les cas de l'Indo-Européen commun, nous l'avons dit, étaient au nombre de huit ; deux cas directs : nominatif, accusatif ; six cas indirects : locatif, datif, ablatif, génitif, un double instrumental. Voici quelle était au singulier la forme organique de ces suffixes. La désinence du nominatif était *s*. Certaines lois phonétiques ont fait parfois disparaître cette consonne dans les langues dérivées de la langue indo-européenne commune, mais on peut dire qu'en général elle a persisté. Accusatif : les thèmes finissant par une consonne prennent la désinence *am*, ceux qui finissent par une voyelle prennent la désinence *m*. C'est ce que nous voyons par exemple dans le latin *sororem*, dont le thème est *soror*, et *sitim*, dont le thème est *siti*. La désinence du locatif singulier est *i* ; nous verrons que le grec a fait passer le locatif à la place du datif, et que le latin ne l'a pas entièrement rejeté. Le datif singulier a pour désinence *ai* que les langues de l'Inde et le zend ont seuls conservés rigoureusement. La désinence de l'ablatif est tantôt *at*, tantôt *t*, celle du génitif est ordinairement *as*, parfois *s*. Lorsque le thème se termine en *a*, cette désinence est *sya*. Le premier instrumental a pour terminaison *ā*, le second *bhi*. Ces

diverses désinences s'appliquent à tous les noms, qu'ils soient, selon leur sens, ou substantifs, ou adjectifs, ou participes. Cette triple division n'a rien à faire avec la forme même du mot qui seule nous occupe ici. Quant au vocatif, ce n'est point un cas; en principe, il n'avait d'autre forme que la forme même du thème: *akva*, *ô cheval*; *ovi*, *ô mouton*; *agni*, *ô feu*. Ce n'est que par la suite que certaines langues, dérivées de l'indo-européen commun, l'ont assimilé parfois au nominatif, ou, pour parler plus exactement, ont parfois employé le nominatif en tant que vocatif.

« Le verbe indo-européen possède deux voix, l'une transitive, *j'entends*, *je frappe*, l'autre intransitive, *je m'entends*, *je me frappe*, mais toutes deux actives. C'est dans l'élément pronominal placé à la suite du thème verbal qu'il faut chercher l'expression même de cette différence de sens. Il y a en un mot deux sortes de suffixes personnels, transitifs et des suffixes intransitifs. C'est ainsi, par exemple, qu'à la troisième personne du singulier, le suffixe de la voix transitive est *ti* et que celui de la voix intransitive est *tai*; on reconnaît la forme grecque *tai*, appelée passive par les grammairiens, qui, en effet, a ce sens dans la langue grecque, mais dont le premier sens était simplement intransitif, réflexif. Il n'y a point de doute que les suffixes personnels de la voix intransitive ne

procèdent des suffixes de la voix transitive; celui de la première personne veut évidemment dire *je me*, celui de la deuxième *tu te*, celui de la troisième *il se* (en latin *ego me*, *tu te*, *ille se*); la démonstration de ce fait n'est peut-être pas rigoureusement établie, mais il semble difficile qu'elle ne le soit pas un jour ou l'autre...

« L'indo-européen commun possédait six temps; quatre de ces temps étaient simples, les deux autres étaient composés. Le présent a pour forme la plus simple la racine telle quelle, suivie du suffixe personnel. Parfois la voyelle de la racine a subi cette augmentation dont nous parlions ci-dessus; par exemple, la racine *i*, *aller*, devient *ai-aiti*, il va (sanscrit *eti*, lithuanien *eiti*). Parfois la racine verbale est dérivée; il s'agit de conjuguer une forme complexe, par exemple, le thème *bhara* dont l'élément *bhar* est radical et dont l'élément *a* n'est qu'un élément dérivatif. De là le présent *bharati*, *il porte*. Quoi qu'il en soit, le présent est toujours un temps simple, qu'il s'agisse de conjuguer la racine elle-même ou un dérivé de la racine.

« L'imparfait est formé du thème du présent, soit simple, soit dérivé, auquel se préfixe l'augment *a*; de plus, les désinences personnelles sont écourtées, *ti* de la troisième personne devint *t*, *mi* de la première devint *m*. Ainsi le présent *bharati*, *il porte*, a

pour imparfait *abharat, il portait*. L'aoriste simple est caractérisé comme l'imparfait par l'emploi de l'augment et des suffixes personnels écourtés; il s'en distingue simplement par ce fait qu'il ne tient pas compte de la forme du présent. En grec, par exemple, la racine *the, poser*, se redouble au présent et donne *tithete, vous posez*; l'imparfait préfixe l'augment à cette forme redoublée et fait *etithete, vous posiez*. L'aoriste simple ne tient pas compte du redoublement et fait *ethete*. Le parfait a pour caractéristique le redoublement de la racine. A ces quatre temps simples s'ajoutent, avons-nous dit, deux temps composés. Le *futur* est l'un de ces deux temps. Il est composé de la racine verbale et d'un élément *asya, sya* dont le sens premier semble avoir été celui de *tendre à être*, de là, par exemple, le sanscrit *dāsyati, il donnera*. L'aoriste composé que le sanscrit, le zend, les langues slaves et le grec ont conservé — ce dernier sous le nom d'aoriste premier, — a pour caractéristique l'élément *sa*.

« Ces six temps sont complétés dans l'indo-européen par trois modes : l'indicatif, le conjonctif et l'optatif. L'indicatif n'a aucune caractéristique; au mode indicatif, la forme du temps reste telle quelle. Il en est différemment des deux autres modes. Le conjonctif a pour caractéristique un *a* placé entre le thème et le suffixe personnel; l'indicatif du temps

présent étant *asti, il est*, le conjonctif du même temps sera *asati*. On donne parfois à l'optatif le nom de *potentiel*. Ce mode est formé par l'intercalation d'un élément *ya ya^a*, entre le thème verbal et le suffixe personnel écourté : *asya^at, puisse-t-il être*.

« Le tableau que nous venons de donner des différentes formes organiques du système indo-européen primitif est sans doute bien peu développé. Il peut suffire cependant, nous semble-t-il, à faire saisir l'esprit général de ce système. »

Voilà, exposées dans leur entier, les théories à l'aide desquelles des linguistes franco-allemands de l'école de Schleicher, prétendent avoir reconstitué une langue qui serait l'ancêtre du sanscrit et de toutes les langues indo-européennes, dont il ne reste, suivant leur propre expression, *aucun monument écrit*, et ajouterons-nous pour notre part, dont on ne trouverait aucune trace dans les antiques annales de l'Indoustan.

Nous allons démontrer que cette langue est née d'une pure hypothèse et qu'elle n'a été imaginée que pour donner plus de poids aux conceptions germaniques, qui attribuent la colonisation et la civilisation de l'Inde à un peuple fabuleux, qu'elles placent sur les rives de l'Oxus, l'Amoun-Daria actuel.

Langue et peuple n'ont pour eux ni la tradition ni l'histoire, ni la légende ni l'écrit, et quand on demande à leurs auteurs d'appuyer leurs prétentions de la moindre preuve, ils ne nous répondent que par le silence, le dédain ou l'injure, trois formes de raisonnements qu'adoptent assez facilement les Allemands modernes, depuis qu'ils se sont décerné le titre d'*éclaireurs de l'esprit humain*.

Un des leurs, en effet, disait, il n'y a pas deux ans, en pleine université d'Heidelberg.

« La recherche de la vérité dans la philosophie, comme l'imagination dans la poésie, doit être indépendante de toute entrave. Les Allemands sont *les éclaireurs de l'esprit humain* : ils essayent des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus, comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini¹? »

Avions-nous raison de dire, au début de ce chapitre, que les Allemands transportaient dans la science leurs formes mystiques et nuageuses de raisonnement, les voilà maintenant qui s'en vont à la recherche de la vérité, avec l'imagination, et les promenades dans l'infini...

1. Max Stirner.

Depuis quelques années surtout nos voisins dédaignent cette science générale toute de raison et de sagesse, qui devenait le patrimoine de tous les peuples, pour faire de la science germanique, de la science de race.

Le professeur Alexandre Ecker et vingt autres leur ont dit, depuis leurs succès éphémères de 1870, que le canon Krupp les avait placés à la tête du monde intellectuel, qu'ils avaient repris leur place dans la civilisation; ils en sont arrivés à soutenir que, descendants des Aryas de l'Oxus qui, d'après eux, ont civilisé l'antiquité, ils étaient restés, au point de vue philosophique et scientifique, supérieurs aux autres peuples, que cette supériorité leur donnait un droit de domination sur le monde, et qu'ils étaient, modernes Indous des bords de la Sprée, appelés à jouer dans le présent le rôle de conquête et d'influence qu'avaient joué autrefois leurs ancêtres les vieux Germains des bords du Gange.

En reconstituant cette langue inconnue, ils prétendent donc avoir retrouvé la vieille langue de l'Oxus, d'où seraient sortis le sanscrit et toutes les langues indo-européennes, on dit, de l'autre côté du Rhin, les langues indo-germaniques.

L'auteur que nous venons de citer regrette que le tableau qu'il vient de donner des formes organiques de l'indo-européen primitif ne soit pas plus développé.